

# Le livre blanc

Autor(en): **Cocteau, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **12 (1944)**

Heft 10

PDF erstellt am: **20.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569516>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LE LIVRE BLANC

par JEAN COCTEAU

(Edition du Signe, 122 Rue de Grenelle, Paris)

La chance nous a souri une seconde fois. Après avoir reçu de la part d'un lecteur le charmant petit volume „Le Livre des Beaux“ dont nous avons fait paraître quelques chapitres dans les deux derniers numéros, un autre camarade a bien voulu nous prêter un livre qui compte également parmi les raretés. Imprimé en 1930 en nombre très restreint, ce volume a vite disparu du marché et nous pouvons nous féliciter de la chance qui nous a procuré cette trouvaille.

„Le Livre Blanc“, tel est son titre, fut écrit par Jean Cocteau. Cet auteur, dont l'œuvre va du très moderne jusqu'à l'extravagant, nous a réservé par son „Livre Blanc“ une véritable surprise. Il nous raconte avec une simplicité saisissante la vie d'un jeune homme qui, dès son enfance se découvre „une préférence pour le sexe fort qu'il trouve légitime d'appeler le beau sexe“. Nous revivons dans les pages du petit volume les inquiétudes qui ont troublé notre propre jeunesse, qui ont accompagné notre adolescence jusqu'à ce que nos sens eussent découvert leur vrai penchant. Et puis nous assistons à la recherche éternelle du compagnon, de l'être qui devrait représenter le sens de la vie.

Nous avons tous connu les joies profondes et les déceptions amères que la recherche de l'ami nous réserve et nous puisons une certaine consolation dans l'évidence que nombre de nos semblables partagent ces expériences. Cocteau nous fait un récit émouvant de cette recherche, des moments suprêmes et des défaillances. Mais ce qui donne à ce livre sa valeur toute particulière, c'est le désir fervent de son héros de rencontrer l'amitié pure et durable, de trouver le compagnon qui ne satisfait pas seulement les sens, mais qui, surtout, comble le vide au cœur si souvent cause de la perte de tant des nôtres. C. W.

## Introduction —

Au plus loin que je remonte et même à l'âge où l'esprit n'influence pas encore les sens, je trouve des traces de mon amour des garçons. J'ai toujours aimé le sexe fort que je trouve légitime d'appeler le beau sexe. Mes malheurs sont venus d'une société qui condamne le rare comme un crime et nous oblige à réformer nos penchants.

## Souvenirs d'enfance et du lycée —

Trois circonstances décisives me reviennent à la mémoire

Mon père habitait un petit château près de S. Ce château possédait un parc. Au fonds du parc il y avait une ferme et un abreuvoir qui n'appartenaient pas au château. Mon père les tolérait sans clôture, en échange des laitages et des œufs que le fermier apportait chaque jour.

Un matin d'août, je rôdais dans le parc avec une carabine chargée d'amorces et, jouant au chasseur, dissimulé derrière une haie, je guettais le passage d'un animal, lorsque je vis de ma cachette un jeune garçon de ferme conduire à la baignade un cheval de labour. Afin d'entrer dans l'eau et sachant qu'au bout de ce parc ne s'aventurait jamais personne, il chevauchait tout nu et faisait

s'ébrouer le cheval à quelques mètres de moi. Le hâle sur sa figure, son cou, ses bras, ses pieds, contrastant avec la peau blanche, me rappelait les marrons d'Inde qui jaillissent de leurs cosses, mais ces taches sombres n'étaient pas seules. Une autre attirait mes regards, au milieu de laquelle une énigme se détachait dans ses moindres détails.

Mes oreilles bourdonnèrent. Ma figure s'empourpra. La force abandonnait mes jambes. Le cœur me battait comme un cœur d'assassin. Sans me rendre compte je tournai de l'œil et on ne me trouva que quatre heures après. Une fois debout, je me gardai instinctivement de révéler le motif de ma faiblesse et je racontai, au risque de me rendre ridicule, qu'un lièvre m'avait fait peur en débouchant des massifs.

La seconde fois c'était l'année suivante. Mon père avait autorisé des bohémiens à camper dans ce même bout du parc où j'avais perdu connaissance. Je me promenais avec ma bonne. Soudain poussant des cris, elle m'entraîna, me défendant de regarder en arrière. Il faisait une chaleur éclatante. Deux jeunes bohémiens s'étaient dévêtus et grimpaient aux arbres. Spectacle qui effarouchait la bonne et que la désobéissance encadra de manière inoubliable. Vivrai-je cent ans, grâce à ces cris et à cette course, je reverrai toujours une roulotte, une femme qui berce un nouveau-né, un feu qui fume, un cheval blanc qui mange de l'herbe, et, grim pant aux arbres, ce corps de bronze, trois fois taché de noir.

La dernière fois il s'agissait, si je ne me trompe, d'un jeune domestique nommé Gustave. A table il se retenait mal de rire. Ce rire me charmait. A force de tourner et retourner dans ma tête les souvenirs du garçon de ferme et des bohémiens, j'en arrivai à souhaiter vivement que ma main touchât ce que mon œil avait vu.

Mon projet était des plus naïfs. Je dessinerais une femme, je porterais la feuille à Gustave, je le ferais rire, je l'enhardirais et je lui demanderais de me laisser toucher le mystère que j'imaginai, pendant le service de table, sous une bosse significative du pantalon. Or de femme en chemise, je n'avais jamais vu que ma bonne et croyais que les artistes inventaient aux femmes des seins durs alors qu'en réalité toutes les avaient flasques. Mon dessin était réaliste. Gustave éclata de rire, me demanda quel était mon modèle et comme, profitant de ce qu'il se trémoussait, j'allais droit au but avec une audace inconcevable, il me repoussa, fort rouge, me pinça l'oreille, prétextant que je le chatouillais et, mort de peur de perdre sa place, me reconduisit jusqu'à la porte.

Quelques jours après il vola du vin. Mon père le renvoya. J'intercédaï, je pleurai — tout fut inutile. J'accompagnai jusqu'à la gare Gustave, chargé d'un jeu de massacre que je lui avais offert pour son jeune fils, dont il me montrait souvent la photographie.

J'entrai au lycée Condorcet. Un des élèves, nommé Dargelos, jouissait d'un grand prestige à cause d'une virilité très au-dessus de son âge. Il s'exhibait avec cynisme et faisait commerce d'un spectacle qu'il donnait même à des élèves d'une autre classe, en échange de timbres rares ou de tabac. Les places qui entouraient

son pupitre étaient des places de faveur. Je revois sa peau brune. A ses culottes très courtes et à ses chaussettes retombant sur ses chevilles, on le devinait fier de ses jambes. Nous portions tous des culottes courtes, mais à cause de jambes d'homme, seul Dargelos avait les jambes nues. Sa chemise ouverte dégageait un cou large. Une boucle puissante se tordait sur son front. Sa figure aux lèvres un peu grosses, aux yeux un peu bridés, au nez un peu camus, présentait les moindres caractéristiques du type qui devait me devenir néfaste. Astuce de la fatalité qui se déguise, nous donne l'illusion d'être libres et, en fin de compte, nous fait tomber toujours dans le même panneau.

La présence de Dargelos me rendait malade. Je l'évitais. Je le guettais. Je rêvais d'un miracle qui attirerait son attention sur moi, le débarrasserait de sa morgue, lui révélerait le sens de mon attitude qu'il devait prendre pour une pruderie ridicule et qui n'était qu'un désir fou de lui plaire.

Mon sentiment était vague. Je ne parvenais pas à le préciser. Je n'en ressentais que gêne ou délices. La seule chose dont j'étais sûr, c'est qu'il ne ressemblait d'aucune sorte à aucun de mes camarades.

Un jour, n'y tenant plus, je m'en ouvris à un élève dont la famille connaissait mon père et que je fréquentais en dehors du Condorcet. "Que tu es bête," me dit-il, "c'est simple. Invite Dargelos un dimanche emmène-le derrière les massifs et le tour sera joué. Quel tour? Il n'y avait pas de tour. Je bredouillai qu'il ne s'agissait pas d'un plaisir facile à prendre en classe et j'essayais vainement par le langage de donner une forme à mon rêve. Mon camarade hausse les épaules.

"Pourquoi," dit-il, "chercher midi à quatorze heures? Dargelos est plus fort que nous (il employait d'autres termes). Dès qu'on le flatte, il marche. S'il te plaît, tu n'as qu'à te l'envoyer."

La crudité de cette apostrophe me bouleversa. Je me rendis compte qu'il m'était impossible de me faire comprendre. En admettant, pensais-je, que Dargelos accepte un rendez-vous, que lui dirais-je? Que ferais-je? Mon goût ne serait pas de m'amuser cinq minutes, mais de vivre toujours avec lui. Bref, je l'adorais et je me résignai à souffrir en silence, car, sans donner à mon mal le nom d'amour, je sentais bien qu'il n'y trouverait aucune réponse.

Cette aventure qui n'avait pas eu de commencement eut une fin.

Poussé par l'élève auquel je m'étais ouvert, je demandai à Dargelos rendez-vous dans une classe vide après l'étude de cinq heures. Il vint. J'avais compté sur un prodige qui me dicterait ma conduite. En sa présence je perdis la tête. Je ne voyais plus que ses jambes robustes et ses genoux blessés, blasonnés de croûtes et d'encre.

— "Que veux-tu?" me demanda-t-il, avec un sourire cruel. Je devinai ce qu'il supposait et que ma requête n'avait pas d'autre signification à ses yeux. J'inventai n'importe quoi.

— Je voulais te dire, bredouillai-je, que le censeur te guette. C'était un mensonge absurde, car le charme de Dargelos avait ensorcelé nos maîtres.

Les privilèges de la beauté sont immenses. Elle agit même sur ceux qui paraissent s'en soucier le moins.

Dargelos penchait la tête avec une grimace:

— Le censeur?

— Oui, continuai-je, puisant des forces dans l'épouvante, le censeur. Je l'ai entendu qui disait au proviseur: "Je guette Dargelos. Il exagère. Je l'ai à l'œil.,,"

— Ah, j'exagère, dit-il, eh bien, mon vieux, je la lui montrerai au censeur. Je la lui montrerai au port d'armes; et quant à toi, si c'est pour me rapporter des conneries pareilles que tu me déranges, je te préviens qu'à la première récidive je te botterai les fesses.

Il disparut.

Pendant une semaine je prétextai des crampes pour ne pas venir en classe et ne pas rencontrer le regard de Dargelos. A mon retour j'appris qu'il était malade et gardait la chambre. Je n'osais prendre de ses nouvelles. On chuchotait. Il était boy-scout. On parlait d'une baignade imprudente dans la Seine glacée, d'une angine de poitrine. Un soir, en classe de géographie, nous apprîmes sa mort. Les larmes m'obligèrent à quitter la classe. La jeunesse n'est pas tendre. Pour beaucoup d'élèves cette nouvelle, que le professeur nous annonça debout, ne fut que l'autorisation tacite de ne rien faire. Le lendemain, les habitudes se refermèrent sur ce deuil.

(A suivre)

---

## Premier Printemps

Ayant quitté ma Roumanie pour une de ces capitales des bords de l'Aar, à 16 ans, je vis dépaysé et bien souvent mélancolique. L'absence me fait voir mon coin natal en couleurs vives et gaies, me fait regretter un foyer doux et confortable et pleurer les cœurs aimants que j'ai quittés.

Je ne vis pas absolument seul dans le vaste palais, internat protégé par l'Etat, où ma chambre est la moitié d'une chapelle désaffectée et mon compagnon de cellule un bourru, rouquin Suisse-allemand.

Dans la haute salle-à-manger, perdu au milieu de camarades passablement vulgaires, je repère un être original, à part, mince, élancé, brun, à la bouche dédaigneuse. Fin, élégant, parmi tant d'autres, il fait exception. Au repas le dernier rentré et le premier reparti; et cependant je parviens à le retenir un jour en jouant sur le vieux piano une mélodie de Grieg. Je renouvelerai ce geste; et dès lors, pour moi, il changera un peu ses habitudes. Il me sourit, s'attarde et s'appuyant au chambranle de la fenêtre Louis XV, il pose sur moi son regard doux derrière son lorgnon. Son attitude me repose, car je vis dans une sorte de trouble, me sentant si différent des autres internes, pour la plupart frustes ou brutes, ou alors souples et flatteurs parce que bassement utilitaires. Je sais qu'ils profitent de ma paresse et de ma langue étrangère; trop veule, je ne leur résiste pas et fais leur jeu.